

Le Bulletin Freudien n° 20

Avril 1993

Topologie des trois identifications

à partir du séminaire de 61/62 de J. Lacan sur l'identification

Christian Dubois

L'étude du séminaire de 61/62 *L'Identification* que nous avons entreprise au cours de cette année avec le groupe de psychanalyse avec les enfants permet de se rendre compte que presque tout ce séminaire est consacré à interroger l'identification secondaire, symbolique au trait unaire. Nous tenterons néanmoins, en nous appuyant sur ce séminaire, un abord topologique des trois identifications.

Au cours de cette année 61/62, Lacan ne cessera en effet de remettre toujours à plus tard un éclairage de l'identification primordiale tout en indiquant au passage, mais sans s'y arrêter, que l'idée catholique de l'Eglise en tant que corps mystique du Christ permettrait de l'explorer. Etant pour ma part bien incapable d'utiliser cette voie indiquée par Lacan, je me suis reporté à trois textes de Freud : *L'Esquisse*, *La Dénégation* et *Totem et Tabou*.

« Trait unaire » est la traduction proposée par Lacan de « einziger Zug », terme que Freud emploie dans le chapitre 7, « L'Identification », de *Psychologie des masses et analyse du moi*

Brièvement, rappelons que Freud y distingue trois sortes d'identification :

1. Une identification primordiale, immédiate au père. Immédiate étant sans doute à entendre tant du côté temporel que topologique : sans médiation. Il s'agit, nous dit-il, de faire de son père son idéal et simultanément de prendre sa mère comme objet. Notons donc le double mouvement de cette identification par incorporation. Identification au père désignant, mettant la mère en place désirable. C'est bien cette incorporation, cette façon de mettre en place le dehors et le dedans qu'il conviendra d'éclairer topologiquement.

2. Une identification secondaire, issue du complexe d'Oedipe où l'enfant va s'identifier soit à la mère, soit au père. Mais il s'agit cette fois d'une identification « médiante », identification à quelques traits (*einzigster Zug*) de l'objet qui se refuse.

3. Enfin, une identification au symptôme, repérée chez l'hystérique, en dehors de tout attachement libidinal. Lacan y repérera l'identification au désir de l'Autre.

Pour aborder cette difficile question d'une identification primaire au père, fondatrice du sujet comme potentialité - sujet à advenir et encore nullement subjectivé - il me semble que Lacan nous ouvre une voie quand il nous dit que ce sujet inaugural nous le voyons impliqué *« comme sujet dans une relation de "compute" de façon bien plus radicalement constituante qu'on ne veut bien l'imaginer à partir du fonctionnement de son sensorium et de sa motricité »*.

L'idée du compute, de comptage, nous allons la reprendre avec l'identification secondaire au trait. Notons cependant dès à présent que cette idée n'est pas neuve : en 1949 déjà, Lacan faisait intervenir le comptage dans les rapports du moi et de son image spéculaire. C'est ce qu'il a appelé *« la quadrature inépuisable des récolements du moi »*. L'importance accordée au sensorium de l'enfant face à ce qui ne peut être que l'immaturation de la fonction motrice n'est pas sans renvoyer aux textes de Freud ; plus précisément à ceux où il essaie de cerner ces moments originaires. Dès *L'Esquisse*, Freud va en appeler aux perceptions pour tenter de forger la différence entre objectif et subjectif. C'est dans ce texte aussi que Freud va introduire une dialectique entre la notion de « trait » et la Chose dans ce qu'il appelle l'expérience du prochain quand il va faire intervenir le jugement et la pensée entre le principe de plaisir et le principe de réalité. Ce qu'il essaie de montrer, c'est comment cette différence subjectif/objectif s'accroche au corps propre.

Supposons, dit-il, que l'objet de la perception soit un prochain, les complexes perceptifs issus de ce prochain seront de deux ordres :

- en partie nouveaux et incomparables, ce sont les « traits », la partie constante de ce complexe qui restera ramassée en tant que Chose .
- une autre partie de ce complexe perceptif pourra, elle, être comprise par remémoration et ramenée à une expérience du corps propre.

Donc, dès 1895, ce qui va fonder pour Freud le subjectif, c'est, notons-le, *l'absence de trait*. Le subjectif se fonde sur le « pas-de-trait ». Pour qu'un trait puisse venir s'inscrire, il faut admettre que quelque chose de la Chose soit perdu. Jean Bergès, lors de son intervention dans le groupe de psychanalyse avec les enfants, proposait que ce soit son « mystère ».

Poursuivons notre parcours des textes freudiens. Dans *La Dénégation*, soit en 1925, Freud va approfondir son idée de fonder la différence entre le subjectif et l'objectif en s'appuyant sur les sensations précoces de l'enfant.

« Originellement donc, l'existence de la représentation est déjà un garant de la réalité du représenté. L'opposition entre le subjectif et l'objectif n'existe pas dès le début. Elle s'établit seulement par le fait que la pensée possède la capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au dehors. »

Dans la constitution de ce « Moi plaisir purifié », Freud fait intervenir un double jugement :

- d'une part, le jugement d'attribution grâce auquel le Moi s'attribue, s'incorpore tout objet qui apporte du « lust ». Cet objet incorporé cesse alors d'exister en tant qu'autre, il n'est pas détruit. Tout ce qui apporte du déplaisir tombe dans l'inexistence. Je voudrais attirer l'attention sur cet effort « défensif » du jugement d'attribution, défensif par rapport à l'altérité. C'est pourquoi il me semble que la sphère serait la topologie de ce moi plaisir ainsi constitué. Cliniquement, peut-être que l'autisme primaire nous permet d'appréhender ce « moi plaisir ».

- d'autre part, le jugement d'existence - et, au sein de celui-ci, l'épreuve de réalité - doit permettre de tenir compte du réel : à l'intérieur de ce que l'on s'est approprié, tel *trait* peut-il ou non être retrouvé ? À charge aussi de cette épreuve de réalité de contrôler les déformations des reproductions de la perception dans la représentation et de brancher celle-ci sur la perte de l'objet. Il me semble que cette épreuve de réalité se rapproche du comptage du trait et du pas de trait.

A nouveau ici, il semble bien que, pour Freud, le rôle des perceptions est sans doute de nous montrer que ce qui n'est pas là, dans le calcul du sujet, existe et peut-être retrouvé. On remarquera qu'il s'agit ici d'installer une part de ce qui est le plus intime, le plus familier en place d'Autre - puisque c'est bien à l'intérieur de la représentation qu'il s'agit de retrouver... quelque chose de perdu : l'une fois perçu ne pouvant être retrouvé. Ceci nous introduit à un type d'extériorité qui ne peut plus être fondé sur une opposition simple dehors/dedans. Et c'est là que l'introduction de la topologie du tore par Lacan en 1962 va permettre de figurer l'extériorité interne. Le moi plaisir ne peut dès lors plus se supporter de la sphère mais d'une structure où ce qui est exclu à l'intérieur se retrouve à l'extérieur ou, autrement dit, d'une structure qui permet d'inscrire une altérité à l'intérieur d'elle-même. Ce qui renvoie au tore - ou à d'autres figures topologiques par la suite.

Notre dernier détour freudien doit nous permettre d'aborder cette question de l'originare par le biais de la jouissance qui y serait en jeu. Remarquons en effet que le mythe freudien construit dans *Totem et Tabou* vient appuyer l'obligation que nous avons de penser l'identification primaire comme celle qui confère au sujet et à l'Autre une structure torique, c'est-à-dire une structure trouée quant à la jouissance.

Après avoir hésité quant à l'existence de ce père de la horde, Freud termine son livre par *«au début était l'acte»*, c'est-à-dire le meurtre. Ce qui termine ce livre, c'est ce qui est inaugural, et ce mouvement de rétroaction impose peut-être par lui-même une structure capable d'inscrire chacun des tours comme radicalement différent. C'est, pour Freud, de ce trépas, du meurtre originel que se constitue cette forme suprême de l'amour pour le père ; c'est son incorporation (repas totémique) qui donne corps à la communauté des fils. Mais il y a bien là une perte de jouissance : la toute puissance du père sera pour chacun des fils perdue, l'incorporation du père ne pouvant la rendre aux fils. Différence de jouissance suffisante pour Freud pour assurer le sentiment religieux.

C'est le trou central - et fondateur - du tore qui, pour Lacan, est propre à venir inscrire ce rapport à la Loi originelle. Dès lors, tout cercle du désir devra faire le tour du trou central et inclura en lui un vide essentiel et irréductible.

Pour reprendre la différence entre corps physique et corps mystique qui fait l'essentiel du travail de Kantorovicz *Les Deux Corps du Roi*, disons que ce qui est incorporé, c'est le corps incorporel, mystique, et que c'est lui qui assure la solidité du corps social. Le corps physique chute : moindre importance du corps physique du roi, corps à la limite charogne, voire inexistant quand c'est le parlement qui sera le dépositaire du corps mystique. Cette distinction des deux corps est peut-être bien l'expression historique et métaphorique de ce qui s'opère par l'identification primordiale. Le tore permet donc de figurer ce rapport antinomique de l'Autre à la Chose. Et Lacan de définir l'Autre réel comme étant ce dont on pourrait jouir sans la Loi. *«Cette virtualité définit l'Autre*

comme lieu : la Chose élidée, réduite à son lieu : voilà l'Autre» .

Alors, si la discontinuité - l'infinie variété présente, par exemple, dans la façon dont la mère répond - est donc la façon dont le signifiant se présente, y compris dans son incarnation corporelle (vocale, par exemple), comment se noue discontinuité et différence ? Qu'est-ce qui fait que pour la plupart cette discontinuité, perceptible jusque que dans la musicalité de la langue maternelle, va venir se scander et être *une*, unité fondatrice de la continuité narcissique, alors que pour d'autres, cette discontinuité ne s'inscrira pas comme *une* ?

N'est-ce pas là le devenir autistique comme en témoignerait leur voix monocorde quand ils accèdent au langage ? De même, certaines psychoses et certaines déficiences pourraient peut-être s'éclairer d'une tentative de nouer discontinuité et différence mais de façon unienne et non-uniaire, tentative de faire un, mais d'un un globalisant, unitivant qui ne revoie pas au zéro.

La réponse de Lacan semble en effet, en 1962, se situer du côté de l'identification symbolique au trait uniaire, du côté de l'inscription et du comptage. C'est, en effet, en tant que le même, d'être répété, s'inscrit comme distinct que ce nouage se produit.

Topologiquement, sur le tore, la spirale - figurant la répétition, signifiante, répétition de la demande qui impose qu'elle se répète parce qu'elle ne saisit rien, parce qu'elle est insatisfaite - inscrit le -1, puisqu'au bout du compte, elle aura bouclé 1 tour de plus : celui du rien central. L'identification secondaire est telle qu'elle inscrit la perte et a doublement rapport à la négativité :

- d'une part, parce que de l'objet, ce n'est qu'un trait qui est retenu.

- d'autre part, parce que dès lors qu'il y a inscription, le support d'inscription, d'une certaine façon, s'efface, passe au second plan : c'est ce que Lacan a pu appeler la perte de la Chose dans l'objet. Il y a une dialectique entre la Chose et l'objet réduit au trait.

*

* *

Un exemple clinique de déficience, en tant que ratage du caractère uniaire du un donnera l'occasion d'interroger les effets de l'identification sur le corps.

Adèle est une grande adolescente hospitalisée suite à un épisode d'anorexie et de marasme sévère. Elle présente une débilité importante et de nombreux troubles psychosomatiques. Notons que lorsqu'elle tente de prendre la parole de façon quelque peu personnelle, elle s'éteint : la voix ne sort plus. Toute tentative d'énonciation la rend aphone.

Au cours d'une séance, elle arrive néanmoins à me dire : « Je n'ai qu'une grand-mère »... Interrogée sur ce qu'est devenue l'autre grand-mère, elle me précisera « qu'elle n'est pas morte ». Elle n'est cependant pas moins présente pour elle, loin s'en faut. Il m'a semblé que si Adèle dit qu'elle n'a qu'une grand-mère, c'est que c'est cette grand-mère qui la fait *une*. Mais ceci d'une façon unienne.

En effet, selon Adèle, « ce n'est pas ma mère qui m'a appelée Adèle ». La mère précisera que Adèle s'appelle ainsi « pour que pas Sophie ». Sophie étant le prénom de la « une grand-mère » (GMP). « Adèle pour que pas Sophie » est un embryon de nomination qui tient « tout juste » ; elle protège Adèle de la psychose, mais c'est une nomination compacte, ramassée au sein de laquelle aucun manque, qui pourrait venir signifier le désir de la mère, n'est circonscrit. La marque de ce désir y est présente mais de façon holophrasée, sans redoublement. Dès lors, il lui arrive, par exemple, « d'oublier » instantanément tous les noms de personnes qu'elle connaît pourtant fort bien et de les retrouver quelques instants après.

Quand elle se dessine, soit Adèle contourne sa main, son pouce..., soit se représente de façon tout à fait morcelée. Elle témoigne par là non seulement de la dislocation de son image du corps mais encore que le trait, pour elle, n'est pas coupé de la Chose, n'est pas un figuratif effacé. Ce trait n'est pas de l'écriture même si, peu de temps après cette séance, Adèle tentera de représenter les membres de sa famille en les figurant par une série de traits verticaux entourés d'un cercle.

Ainsi donc, Adèle semble ne pas avoir *un* corps. S'interrogeant, par exemple, sur une tache de sang provenant de ses règles récemment réapparues, elle pourra dire que ce sang vient de « n'importe » ou de la bande hygiénique. En aucun cas d'elle-même. Il semble par ailleurs que ce soit par identification imaginaire à une éducatrice responsable que ses menstruations ont réapparu.

*

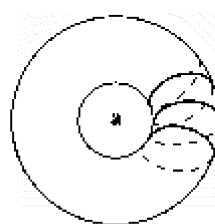
* *

Peut-on tenir la débilité pour une façon de tenter d'asseoir son identité par un un, certes présent, mais ne renvoyant pas au -1 ? Autant il est permis de dire qu'Adèle est une, autant son corps, son image du corps est en lambeaux et il paraît abusif de dire *son* corps. Dès lors, devrait-on soutenir que l'identification au trait unaire est ce qui nous confère un corps, non pas un organisme puisque

d'une certaine façon cela nous arrache de l'organique, mais *un corps* non pas homogène mais *hétérogène* néanmoins vécu comme un tout... pas tout à fait unifié ? Que notre corps soit aussi un, de façon hétérogène n'est pas sans renvoyer à ce que Lacan formalise dans son « stade du miroir ». Bien plus, dans le schéma optique voit-on que c'est une des fonctions de l'Autre que de faire apparaître comme un tout une *Urbild* du moi qui est essentiellement hétérogène : les fleurs sont réelles tandis que le vase est image réelle ou vice-versa.

Pour Freud, l'identification secondaire ouvre au « narcissisme des petites différences » ; ce qui ne peut que viser la différence absolue, c'est-à-dire détachée de toute comparaison possible.

Lacan la figure avec le tore : $A = \mathcal{A}$ ou $A = \overline{A}$ (figure 1)



1.
Le
champ
du
Ich,
moi

plaisir primordial, du soi primitif, du non subjectivable qu'est le champ de l'autoérotisme, celui d'une jouissance immédiate de l'Autre.

2. Et c'est bien cette jouissance immédiate de l'Autre qui est précisément ce qui doit s'exclure pour fonder la classe du pulsionnel ; champ pulsionnel qui est celui du trait où l'objet du désir se constitue dans le rapport à l'Autre en tant que lui-même s'origine de la valeur du trait unaire ; c'est aussi le champ du subjectivable.

Dès lors qu'est construite cette topologie de l'enlacement des deux tores venant incarner imaginairement le rapport d'interversion de la demande et du désir vécu par le névrosé, la question de l'identification au désir de l'Autre, en tant qu'il est nécessairement inclus dans la demande de l'Autre peut se topologiser. Quelle topologie pour cette troisième identification ? Elle est introduite en tant que le sein donné par la mère n'est pas l'objet du besoin, en tant que le sein n'est pas le sein mais le phallus, en tant que le phallus ordonne le désir de la Mère. Autrement dit, en tant que la demande de la mère vient circonscrire un manque, objet du désir du sujet. La topologie de cette troisième identification est donc celle qui vient inscrire, sur les deux tores enlacés, la dialectique de la demande et du désir.

